

On écho qu'è grindzo

Autor(en): **Marc**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **58 (1920)**

Heft 30

PDF erstellt am: **24.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-215719>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.



ON ÉCHO QU'È GRINDZO

L'E onn'affère courieu, tot parâi, que cliiau z'écho. On brâme oquie, quie que sâi, quemet :

— Salut !

Et on oît l'écho que repond :

— Salut !

Ein a mimameint que repondant dauträi coup l'on aprî l'autro :

— Salut ! salut ! salut ! etcepra, dâi mouî de iâdzo dinse.

Vo sêde que lè dzein que sant pas dau payî et que vant dein lè z'hôte, que sant dan dâi cabaret pllie grand que lè z'autro, l'amant bin oûre cliiau z'écho et que vant principalement dein lè z'hôte iô l'ain a.

Dein lo velâdzo de Buïapiau, lâi avâi douî z'hôte, ion que s'appelâve *Lo Piapau* et l'autro *lo Tacounet*. Faut que vo diesso que lè dzein dau défro que vegnant dein clli velâdzo l'étâi dâi malâdo. On mâidzo de Buïapiau l'avâi bâti la carrâie que l'avâi batsi *Lo Piapau*, et l'autro *Lo Tacounet*. Lo premi preteindâi guîeri tote lè maladi avoué de la tisanna de piapau et lo secon avoué cliiaque de tacounet. Adan lè malâdo que l'étant po lo tacounet allâvant à l'hôte dau *Tacounet*; lè z'autro eintrâyant âo *Piapau*, que l'étâi on boquenet meillau martsi.

Et tot parâi, lo carbatî dau *Piapau* l'avâi bin moîn de tsaland que l'autro. Coudhive bin sucra sa tisanna, couilli son piapau dein lè prâ iô cresant assebin dau gramont et dâi gottrause po lâi bailli on petit goût, rein ne lâi fasâi et lo cabaret dau *Tacounet* l'étâi plliein de dzein quemet on tsin de pudze, et clli dau *Piapau* ein avâi pas mé que de pâi à la frimousse de son carbatî : l'étâi plliemâ quemet lo mor à monsû l'eincourâ.

Cein vegnâi pè la mau que, âo *Tacounet* lâi avâi on écho que desâi quatro coup de suite lè mot qu'on voliâve. *Lo Piapau* n'avâi rein de cein, mâ son maître l'étâi suti qu'on renâ et a-te-que cein que l'a fé.

L'a bo et bin eingadzî, à la dzornâ, on coo que dèvessâi sè catsi dein lè bosson po fère l'écho cinq iâdzo à la felâie. Adan quand lè z'ètrandzi bramâvant :

— Ouh !

L'écho fasâi :

— Ouh ! ouh ! ouh ! ouh ! ouh ! cinq iâdzo; ion dè pllie que cliiaque dau *Tacounet*.

Lè dzein revegnant et lo carbatî l'étâi bin conteint de sa farça.

Mâ, lâi ein è arrevâ de iena.

On coup, on Allemand et sa fenna vignant au *Piapau* et vant tot tsaud à l'écho.

Le bouèle :

— Adié !

Et l'écho ie fâ :

— Adié ! adié ! adié ! adié ! adié !

Cein amusâve lo gros Allemand et l'a bin dèvesâ quasu on quart d'hâora. Mâ po fini, lâi vin-te pas à l'idée de dere à l'écho :

— Fife Guillaume ! Es lebe Wilhelm !

L'écho l'a repondu :

— M....

Dau coup, l'Allemand chante vè lo carbatî et lâi raconte cein que l'écho l'avâi repondu.

— Cein ne m'ebaye pas, so repond lo carbatî, prau su que vo lâi âi dèvesâ ein allemand à clli l'écho. Ie pâo pas cein souffri !

Marc à Louis du Conteur.

Sur la place d'exercices. — Le capitaine à ses hommes : — Mes gaillards, j'ai à vous dire ceci : vous n'êtes pas dignes d'être commandés par un capitaine, pour vous, le premier rhinocéros venu sera toujours assez bon.

Là-dessus, il remet son sabre au fourreau et se tournant vers le lieutenant :

— Monsieur le lieutenant, veuillez prendre le commandement de la compagnie.

LECTURE DE CANICULE

L'AR ce temps de canicule, tout est bien pénible, tout est corvée, lire aussi bien qu'écrire. La prose est indigeste; elle répugne à l'esprit en état de quasi catalepsie. Les vers ne sont guère plus séduisants; pourtant, le rythme de la césure et la cadence de la rime s'adaptent mieux que la prose à cette somnolence intellectuelle. On se laisse doucement bercer. Et puis le vers, c'est badin; pas besoin d'un grand effort pour comprendre; et si l'on ne comprend pas toujours, tant pis : on s'en console plus aisément. L'œil aussi s'accommode mieux de ces lignes courtes, plus ou moins régulières, qui ménagent du blanc des deux côtés de la colonne; on a l'illusion de plus d'air; or l'air c'est après quoi l'on soupire le plus en canicule. C'est pourquoi nos lecteurs et lectrices nous seront sans doute reconnaissants de profiter de l'occasion pour leur rappeler ces deux morceaux, charmants, du reste, que le hasard met sous nos yeux.

* * *

A des amis qui avaient promis une visite.

Vous n'êtes pas venus. J'avais pour vous attendre Comme en un jour de fête arrangé mes salons, Le parquet était blanc, un canapé bien tendre Attendait vaillamment vos torsos gros et longs.

De belles fleurs des champs embaumaient ma demeure, Un air pur circulait partout; soucis superflus, Car le front dans la main, je vis arriver l'heure Où les gens comme il faut ne se présentent plus.

Vous n'êtes pas venus. J'avais mis sur ma table Avec un beau pain bis, du Gruyère de choix, Des quatre-trois légers, du cognac supportable, De quoi, vous le voyez, faire un souper de rois.

Trois bouteilles d'Yvorne à demi-débouchées Dans l'eau fraîche attendaient vos palais altérés; S'il l'eût fallu, leurs sœurs dans le sable couchées, Eussent pour vos plaisirs ouvert leurs flancs dorés.

Vous n'êtes pas venus. — Ce n'est pas chose rare Qu'un rendez-vous manqué. — J'avais, mes chers amis, A votre intention accordé ma guitare Pour vous chanter un brin, si vous l'eussiez permis.

J'avais fait quelques vers pour célébrer la fête, Bien gentils, bien tournés, pleins de beaux sentiments. Vous m'y prendrez encore à me casser la tête Pour des messieurs qui sont, ma foi, si peu charmants.

Vous n'êtes pas venus. Mes fleurs se sont fanées; Mon bon Yvorne dort; mon Gruyère est mangé; J'ai vendu mon cognac, vieux de quelques années; J'ai donné mes Grandsons. Cela m'a soulagé.

Mon parquet resté blanc et mon canapé vierge, M'ont pour le lendemain enlevé tout souci; J'ai brûlé mes quatrains à la flamme d'un cierge; Et leurs débris fumants m'ont inspiré ceux-ci.

L. Croisier.

* * *

Mon testament.

J'ai vu de près les choses de ce monde, Comme on ne sait la vie ni la mort, Je veux, avant d'avoir fini ma ronde De tous mes biens fixer ici le sort. Je vais dicter dans la forme légale Mon testament. Certes, je peux très bien Avoir un jour l'âme un peu libérale Puisque, vivant, ça ne me coûte rien.

Je lègue à Dieu ma pensée et mon âme; A ma moitié, mon cœur, mon souvenir; A mes enfants, de mon amour la flamme; A mes amis, la foi dans l'avenir; A mes marchands, mes traites acquittées; Reconnaissance à mes clients nombreux; A mon tailleur, mes nippes écourtées. Peut-on, vraiment, être plus généreux ?

Au travailleur qui sait être économe, De droit, je lègue une campagne, un jour; Mais à celui qui boirait un royaume, Je lègue l'art d'avoir fait vite au four. Au peuple encor courbé sous l'esclavage, L'avènement de sainte liberté; A chaque bourg, l'honneur d'avoir un sage, Ciel ! je deviens prodigue, en vérité.

Je lègue à ceux qui détestent la vie, Bonne espérance en un monde meilleur; A la beauté, beaucoup de modestie; A femme laide, un trésor de douceur; A l'écrivain, une plume élégante; Au philosophe, un bonnet de pavots; Au publiciste, une humeur endurente. Comme Crésus, je fais de riches lots.

Après avoir pesé chaque parole, J'écris ces legs sur mon pupitre noir, Au doux rayon de ma lampe à pétrole, Tout entouré du silence du soir. Je n'ai plus rien à léguer sur la terre, Que mon cercueil aux parois du tombeau : Malgré cela, pendant longtemps j'espère Trinquer encor et chanter de nouveau.

Ménil Catalan.

DEUX ANECDOTES AUTHENTIQUES

Consolation. — Sur la Riponne, un samedi entre mercière et mercier :

Elle. — Avez-vous bien vendu, ce matin ?

Lui. — Rien du tout. De toute la matinée je n'ai personne vu. Je n'ai rien fait que de me promener autour de mon banc, comme un imbécile.

Elle. — Ça ne doit pas vous changer beaucoup.

* * *

Le jour des promotions, au cortège des enfants. Une dame à sa voisine :

— Mon Dieu, que d'enfants !

— Sans compter tous ceux qui restent à faire...

VICTIME DE LA CHALEUR

S'UR la place d'une de nos petites cités une tente est dressée. Devant la porte, le propriétaire appelle les badauds aux sons d'un tambour sur lequel il frappe avec un ardeur inlassable :

« Entrez, mesdames et messieurs ! On entre toujours, continuellement. 40 centimes les secondes; 60 centimes les premières. Quelque chose que vous n'avez jamais vu ! Une baleine prise vivante ! Entrrr...rez ! »

— Dis-voï, Louis, y nous faut aller ça voir.

— Si tu veux. On peut se payer ça.

— Pardon, monsieur, est-ce qu'elle est vivante, votre baleine ?

— Sans doute ! Entrez toujours, 60 centimes.

— On vous en donne 30 chacun, 60 pour les deux; c'est bien assez.

— Comment, vous marchandez pour voir ce que vous n'avez jamais vu ?

— Voulez-vous nous faire voir votre baleine pour trente centimes chacun ?

— Et allez donc, panés !

— Pané, vous même. Oh ! rave, après tout. Viens Louis, allons en boire trois, ça nous fera plus de bien.

Les deux campagnards se dirigent vers le café voisin. En dégustant leurs trois décis, ils demandent au cafetier :

— C'est vrai, monsieur, qu'elle est vivante, la baleine qu'on voit dans cette baraque ?

— Mais c'est sûr.

— Ah !... oué... c'est qu'on n'en voit pas souvent par ici, des baleines vivantes. Y vaudrait pourtant bien la peine.

Les deux paysans paient leur écot et s'en retournent devant la baraque. Ils offrent 40 centimes chacun. Le propriétaire de la baleine est inflexible. Ils renoncent alors et, pour se consoler, s'en vont en « piquer » encore trois, mais dans un autre café.

Un monsieur qui avait assisté à la scène suit les deux amis et se place à une table voisine de la leur. Au bout d'un moment, il les interpelle :

— Eh ! bien, messieurs, c'était jolî, cette baleine ?

Les paysans, interloqués, se retournent et l'un d'eux, en grommelant :

— Qui est-ce qui vous a dit qu'on l'a vue ?

L'interpellateur, à la brusquerie de la question, juge prudent de se retirer.

Alors l'un des paysans appelle le cafetier.

— Enfin, voyons, monsieur, vous qui avez l'air d'un brave homme, dites-nous voir s'il est vrai que cette baleine soit vivante.

— Sûrement qu'elle est vivante, et bien vivante, encore.